

Après une période de sécheresse, vers vingt-deux ans, où j'avais le sentiment de n'avoir plus rien de neuf à dire, j'ai repris la plume, avant tout par envie de défendre la cause de la littérature en parlant, cette fois-ci des livres qu'il m'avait été donné de lire, de les commenter dans un magazine ou un autre, afin de permettre à d'autres lecteurs de les découvrir et, peut-être, de les consulter. C'est dans un tel contexte qu'est née la revue "*Axolotl*".

À l'automne 1986, à la suite de la rencontre de deux jeunes poètes approchant de la trentaine, est née l'idée de créer une revue littéraire semestrielle et gratuite, destinée à défendre avant tout la poésie. Elle doit son nom à un film d'Alain Tanner, *Dans la ville blanche*, où un marin suisse, qui a déserté son navire et fréquente les bas-fonds de Lisbonne (la ville blanche) écrit fréquemment à son épouse. Dans l'une de ses lettres, il s'interroge : « Mon capitaine disait de moi que je suis un axolotl. Qu'est-ce ? ». Sa femme consulte le dictionnaire, découvre qu'il s'agit d'une salamandre mexicaine qui a la particularité de ne pas forcément se métamorphoser, mais que l'individu resté à l'état larvaire a toutefois la possibilité de se reproduire. Une citation de Cortázar suit l'explication. Il y est fait mention de l'immobilité de l'axolotl comme signe d'une réconciliation entre l'espace et le temps.

"*Axolotl*" devait paraître à cinq reprises, entre l'automne 1986 et le printemps 1989, puis s'adonner au silence pendant cinq ans. Elle réussit à renaître, malgré la défection de mes deux complices, au printemps 1994, toujours de manière semestrielle, avant d'adopter, dès 2002 le rythme trimestriel. Outre des œuvres inédites, dont des poésies en langues étrangères, elle publie de nombreuses notes de lecture, ce qui me permet, bon an, mal an, de présenter une bonne douzaine d'ouvrages que leurs auteurs m'ont transmis en service de presse. Là est mon combat. Défendre le livre contre l'indifférence, défendre le travail d'un écrivain, un travail d'autant plus méritoire que, très souvent, l'ouvrage a paru hors des grands circuits commerciaux usuels et n'a, dès lors, que peu de chances d'être commenté dans les journaux ciblant un lectorat tout public.

*Habiter le livre*, pages 71-72.